

# Une continuation des *Histoires vraies* de Lucien dans l'Espagne du Siècle d'or : imitation et satire politique dans le *Libro tercero* de Francisco de la Reguera

Theodora Grigoriadu

DANS **DIX-SEPTIÈME SIÈCLE 2020/1 n° 286** , PAGES 119 À 133

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130823841

DOI 10.3917/dss.201.0119

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2020-1-page-119?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Theodora Grigoriadu

—  
Une continuation des *Histoires vraies* de Lucien  
dans l'Espagne du Siècle d'or : imitation et satire politique  
dans le *Libro tercero* de Francisco de la Reguera

La présence de Lucien de Samosate dans la vie littéraire du Siècle d'or espagnol est conditionnée par l'essor puis le déclin des études helléniques dans la Péninsule. Elles se développent durant la majeure partie du XVI<sup>e</sup> siècle, acquérant un certain prestige, alors qu'elles tombent en décadence au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, en raison du peu d'intérêt des derniers monarques Habsbourg pour les valeurs culturelles, de la régression des universités ibériques coupées de leurs relations avec leurs équivalentes au-delà des Pyrénées, ou encore, de manière plus générale, en raison de facteurs sociaux et religieux peu favorables. Parmi les auteurs grecs et latins traduits tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, Lucien occupe une place privilégiée : il est le plus traduit des auteurs comiques et satiriques, son style attique, clair et précis, servant de modèle dans les écoles humanistes espagnoles et européennes, à tel point que certaines de ces œuvres entrent dans les *rationes studiorum*. En dépit de la triste situation des hellénistes de la Péninsule, il y eut au XVII<sup>e</sup> siècle d'autres esprits libres et fidèles aux valeurs de l'Antiquité classique, traduisant certains pans de l'œuvre du grand sophiste<sup>1</sup>.

Soixante-neuf traductions de Lucien ont ainsi été réalisées par onze humanistes ibériques durant ces deux siècles<sup>2</sup>. Prévaut dans l'ensemble l'image d'un auteur faisant office de philosophe moral ou de modèle de style attique, dans la lignée de la vision entretenue par les humanistes italiens du *Quattrocento*. Mais c'est surtout le Lucien satirique et ménippéen, piquant et mordant, qui captive les traducteurs du Siècle d'or, lesquels expriment par ce biais leurs propres amertumes, leurs inquiétudes et leur désenchantement. Parmi les traductions du remarquable corpus lucianesque espagnol, certaines se répètent : ainsi le douzième dialogue des *Dialogues des morts* (entre Hannibal, Scipion et Alexandre), traduit trois fois, le *Qu'il ne faut pas croire à la légèreté à la calomnie*, traduit quatre fois, ou encore les *Histoires vraies*, traduites trois fois. Il sera ici question de la dernière de ces trois traductions et de sa continuation littéraire, qui constitue un cas unique, par Francisco de la Reguera.

---

1. Voir Theodora Grigoriadu, « Situación actual de Luciano de Samósata en las Bibliotecas españolas (manuscritos, incunables e impresos de los siglos XII-XVII) », *Cuadernos de Filología Clásica, Estudios griegos e indoeuropeos*, n° 13, 2003, p. 242-243.

2. La première œuvre de Lucien traduite en castillan remonte au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, et a pour titre *Contención que se finge entre Antibal, Scipión y Alejandro* (il s'agit du douzième des *Dialogues des morts*).

La première traduction en langue castillane des *Verae historiae* de Lucien remonte au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. On la doit à l'humaniste Francisco de Enzinas, réformé en exil, qui publie à Lyon, en 1550, une collection réduite de traductions des œuvres du Samosatois sous le titre *Diálogos de Luciano no menos ingeniosos que provechosos*. Dans la foulée, il traduit directement du grec au castillan le premier des deux livres des *Histoires vraies*, adjoint à une collection d'extraits choisis des *Vies parallèles* de Plutarque. Les deux livres paraissent à Strasbourg sous les presses d'Augustus Frisius, avec le nom du traducteur accompagnant celui de Plutarque – du moins dans certains exemplaires – alors qu'il n'apparaît pas dans la traduction de Lucien. Recherché, persécuté et jeté en prison par le Saint-Office, Francisco de Enzinas s'était probablement réfugié dans l'univers rempli de merveilles de ce Lucien satirique et parodique, afin de mieux échapper à la triste réalité qui l'entourait. On ne sait pas s'il est parvenu à traduire le second livre des *Histoires vraies* avant que la mort ne le surprenne, en 1552, dans une ville de Strasbourg ravagée par la peste.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, en 1617, Juan Fernández de Aguilar Villaquirán, hidalgo et conseiller municipal (*regidor*) de la ville d'Escalona, inclut dans un ensemble de traductions des œuvres de Lucien (*Las obras de Luciano samosatense, orador y filósofo excelente*) une traduction des deux livres des *Histoires vraies* sous le titre *Libro primero de la Verdadera Historia* et *Libro Segundo de la Verdadera Historia*. Il suit assez fidèlement les traductions latines et italiennes qui lui servent de médiation : les éditions latines de Jacob Moltzer, dit Mycillus, celle de Gilbert Cousin et de Johannes Sambucus, ainsi que la traduction italienne de Niccolò da Lonigo. L'intention était manifestement d'offrir ces *Obras* de Lucien à quelque membre de la famille ducal d'Escalona, désigné comme « N. », « ami » de l'auteur. Cet ensemble constitue l'une des plus grandes entreprises de traduction en langue vulgaire par un même traducteur aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>.

Dans les années 1630, un autre personnage, don Francisco Gómez de la Reguera y Serna, gentilhomme servant du Cardinal infant don Ferdinand d'Autriche, poète insigne, excellent peintre et dessinateur des premiers emblèmes politiques composés en castillan, traduit les deux livres des *Histoires vraies* sous le titre *Las Historias verdaderas de Luciano*, et y ajoute un singulier troisième livre intitulé *Libro tercero de las Historias Verdaderas*, dans un style imitant magistralement celui du grand sophiste grec, ce qui fait de lui son unique continuateur littéraire au Siècle d'or<sup>4</sup>.

3. Voir Theodora Grigoriadu, *La obra de Luciano Samsatense, orador y filósofo excelente. Manuscrito 55 de la Biblioteca Menéndez Pelayo : edición y estudio*, thèse doctorale, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2010, p. 40-44 et p. 101-109.

4. Voir Theodora Grigoriadu, « Francisco de la Reguera : un traductor más y único continuador de Luciano de Samósata en el Siglo de Oro », *Cuadernos de Filología Clásica, Estudios griegos e indoeuropeos*, n° 16, 2006, p. 181-193 ; du même auteur, « “Libro terzero de las *Historias Verdaderas* de Luciano, escritas en lengua castellana por don Francisco de la Reguera, natural de Valladolid” : estudio y edición de la única continuación literaria de Luciano de Samósata en el Siglo de Oro », *Criticón*, n° 113, 2011, p. 119-151. Les données sur ce texte sont fournies dans la fiche BDDH 10 de Dialogyca BDDH : Biblioteca Digital de Diálogo Hispánico (en ligne).

L'origine noble de don Francisco de la Reguera et sa personnalité remarquable avaient probablement facilité son entrée à la cour du roi Philippe IV, où il s'était rapidement intégré à l'entourage de son frère cadet Ferdinand d'Autriche, l'héritier du trône. Lorsqu'en 1627 Philippe IV tombe gravement malade et que la rumeur de sa probable mort convertit la cour en un creuset de spéculations et d'intrigues, son redoutable favori, don Gaspar de Guzmán y Pimentel, comte-duc d'Olivares, se charge d'éloigner de Madrid l'indomptable héritier et ses mauvaises compagnies. Francisco de la Reguera a-t-il été victime de cette purge ? On ne le sait pas avec certitude. Il est néanmoins certain qu'il avait le profil de la victime idéale, pour avoir préparé sur la demande de don Ferdinand les *Empresas de los Reyes de Castilla* – beau *vademecum* recueillant la quintessence de la sagesse politique et morale des ancêtres du prince-héritier, sous forme d'emblèmes –, et en raison de certains commentaires compromettants insérés dans ce volume.

Francisco de la Reguera verse dans ces *Empresas* une bonne partie de son capital culturel exceptionnel d'humaniste ; il y dessine la figure d'un monarque courageux, prudent et constant, soulignant l'importance de l'éducation des princes ; il y attaque directement le gouvernement des favoris. On y rencontre des énoncés tels que celui-ci :

[...] un prince doit en premier lieu pourvoir autant qu'il est nécessaire aux forces du gouvernement et des armes, plutôt que de s'amollir dans les plaisirs et les délices du loisir et de la galanterie. Il doit plutôt se préoccuper d'aiguiser son âme que de parer son corps d'ornements [...] Les palmes de la gloire ne se conquièrent pas dans les plaisirs ni dans l'oisiveté [...] Il peut se consacrer à certains plaisirs de cour, pour autant qu'il n'y perde pas sa valeur. Il faut en effet qu'il continue à s'exercer afin de vivre éveillé<sup>5</sup>.

Un tel passage pouvait difficilement plaire au comte-duc d'Olivares, qui pouvait y reconnaître une critique risquée du style de vie licencieux du monarque.

Une « maladie grave » (« *gravísima enfermedad* »), évoquée dans le prologue des *Empresas*, s'ajoutant selon le prologue de la traduction des *Histoires vraies* « aux clameurs et aux embûches d'un procès [...] préparé par un pouvoir violent » (« *el estrépito y trampas de un pleito [...] que dispuso la violencia del poder* »)<sup>6</sup>, l'avait obligé à se retirer dans sa ville natale, à Valladolid, loin de la cour, sans doute vers 1632, date à laquelle le prince don Ferdinand d'Autriche quitte Madrid pour la Catalogne, avant de partir en campagne sur les champs de bataille européens, dont il ne reviendra jamais vivant. Nous verrons que don Francisco, malade, résigné et plongé dans la tristesse, laisse filtrer à travers

5. Francisco Gómez de la Reguera, *Empresas de los reyes de Castilla y León*, éd. César Heráñez Alonso, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1990, p. 152-153 : « [...] un príncipe antes ha de procurar fortalecer las fuerzas para el peso del gobierno y de las armas cuando fueren necesarias, que enflaquecerlas entre las delicias y el regalo del ocio y galas. Más ha de cuidar un rey del adorno del ánimo que de las galas del cuerpo [...] No se ganan las palmas entre las delicias y el ocio [...]. Entre las delicias del palacio, si no se pierde el valor, se adormece. Es necesario ejercitarle para que viva despierto ».

6. Francisco de la Reguera, dans Theodora Grigoriadu, « "Libro terzero de las *Historias Verdaderas* de Luciano » », art. cit., p. 128.

sa continuation du récit de Lucien une critique amère envers le gouvernement controversé du roi et envers le pouvoir de son principal ministre<sup>7</sup>. L'imitation lui permet ainsi de donner voix à sa propre désillusion et d'exprimer son rejet de la vie de cour hasardeuse sous le règne de Philippe IV.

Le *Libro tercero de las Historias Verdaderas* réunit tous les éléments caractéristiques d'une continuation littéraire. L'auteur satisfait tout d'abord au réquisit de l'intertextualité avec son modèle : outre le titre renvoyant sans l'ombre d'un doute à l'œuvre lucianesque et outre la présence des mêmes protagonistes, de nombreuses références renvoient directement aux aventures narrées dans les deux premiers livres<sup>8</sup>. De plus, dans de nombreux passages dignes de la prose fantastique du grand sophiste<sup>9</sup>, le continueur parvient à convaincre le lecteur qu'il a affaire aux nouvelles aventures d'un groupe de navigateurs déjà connu.

Don Francisco de la Reguera renoue ainsi avec le fil narratif de Lucien et ouvre son récit par l'arrivée du narrateur et de ses compagnons de voyage en terre inconnue. Après avoir erré à travers d'étranges et immenses champs d'or et d'argent, ils tombent, au milieu de tant de richesses, sur la cabane délabrée d'un vieil homme décrépît, revêtu de loques, qui vient à leur rencontre. Ce dernier les reconnaît comme des navigateurs grecs ayant séjourné sur l'Île des Bienheureux, tandis que le personnage de Lucien reconnaît en lui Diogène. Le philosophe les accueille dans son humble demeure, leur distribue des vêtements pour couvrir leurs corps nus, et leur offre un déjeuner des plus frugaux. Étonné, le narrateur lui demande pourquoi on le retrouve sur cette terre inhospitalière, menant une existence misérable, alors qu'on l'avait entrevu menant une existence joyeuse sur l'Île des Bienheureux<sup>10</sup>. Diogène lui répond après un dîner

7. Sur ce sujet, voir aussi les poésies du même auteur rassemblées dans Francisco de la Reguera, *La lira y la zampoña (Primera parte de las Rimas Humanas)*, éd. Theodora Grigoriadu et Pedro Conde Parrado, Valladolid, Ediciones Universidad de Valladolid, 2017, p. 24-28.

8. Citons quelques-unes de ces références disséminées au fil de la continuation (Francisco de la Reguera, dans Theodora Grigoriadu, « Libro tercero de las *Historias Verdaderas* de Luciano », art. cit., p. 131-148) : « [...] en terres inconnues [...] » (« *en tierra no conocida* », cf. Lucien, *HV B*, 47) ; « [...] puis l'un de nos compagnons transformé en vigne à l'issue de notre première aventure dans le fleuve de vin [...] » (« *pues uno de los compañeros que en la primera aventura del río del vino se quedó becho cepa* », cf. Lucien, *HV A*, 7-8) ; « [...] la mystérieuse racine de la mauve [...] » (« *la misteriosa raíz de la malva* », cf. Lucien, *HV B*, 28 et 46) ; « Vous êtes des Grecs, et il y peu de temps vous étiez sur l'Île des Bienheureux [...] avant de la quitter » (« *Vosotros griegos sois, y ha muy poco que estuvisteis en la Isla de los Bienaventurados [...] después que vosotros partisteis* », cf. Lucien, *HV A*, 5-29) ; « Je lui fis une brève relation de nos aventures, depuis notre départ de l'île d'Ogygie, la bataille navale contre les Colokythopirates, et celle que ces derniers eurent ensuite avec les Caryonautes, et ainsi de suite, jusqu'à notre naufrage sur les rochers » (« *Hizele una breve relación de todos nuestros sucesos, desde que salimos de aquella isla de Ogygia, la batalla naval con los Colocintopiratas, y la que ellos tuvieron después con los Carionautas, con los demás sucesos que tuvimos, hasta que dimos al través con la nave entre las peñas* », cf. Lucien, *HV B*, 37-47), etc.

9. Dans son élan de fantaisie, Francisco de la Reguera invente une forêt composée par les mâts de navires coulés, des arbres chargés de femmes-fruits, une oie de bois parlante et même bavarde, un champ couvert d'or et d'argent, une cabane transformée en palais, un étrange animal mi-homme mi-poisson, un précieux carrosse de cristal paré de coussins garnis en plumes du Phénix, ou encore une scène de noces royales entre les allégories de la Fortune et du Destin.

10. Cf. Lucien, *HV B*, 18.

copieux, au milieu de plats raffinés, de musiques et de danses accomplies par des satyres et des êtres étranges, dans les salles de sa cabane délabrée convertie en un clin d'œil en un authentique palais royal, abritant des patios et des jardins richement décorés. Le cynique raconte alors la raison de son départ précipité de l'Île des Bienheureux et de son arrivée à Tychépolis (*Tiquépolis*), « cité de la Fortune », nom de cette terre.

Peu de jours après que le narrateur et ses compagnons l'avaient quittée, l'île avait en effet assisté au débarquement d'une vaste armée sur ses plages, alarmant le roi Rhadamanthe. Le valeureux Achille, accompagné par d'autres capitaines, est alors dépêché sur les lieux, selon le récit de Diogène, pour sonder l'intention des arrivants. Ces derniers, donnant des gages de paix, sollicitent l'envoi d'une délégation auprès du roi. Une fois l'accord obtenu, la célèbre Aspasia, immédiatement reconnue par Socrate accouru sur la plage, descend la première du navire à la tête de la délégation. Grâce à la médiation du philosophe, Rhadamanthe accorde l'audience demandée par la belle courtisane, et cette dernière lui explique le motif du voyage, qui n'est autre que d'obtenir l'admission de toutes ses camarades courtisanes sur l'Île des Bienheureux, ajoutant qu'il lui semblait une injustice que tant de guerriers, d'assassins, de princes cruels ou ambitieux, tous ennemis « de la paix, de tranquillité et du repos du genre humain » (« *[enemigos] de la paz, quietud y sosiego humano* »), l'aient été, alors que les courtisanes vivent « suivant les lois de la nature elle-même, avec goût, douceur et amour » (« *siguiendo las leyes de la misma naturaleza, con gustos, con caricia, con amores* »)<sup>11</sup>.

Or, à cette requête s'opposent, furieuses, les chastes femmes résidant sur l'île, parmi lesquelles Pénélope et Lucrèce en premier lieu. Poursuivant son discours, Aspasia explique à ces dernières que ni la mauvaise réputation des hétaires, ni leur profession en elle-même ne sont susceptibles de leur causer de dommage, de sorte que la prudence et la discrétion bien connues de ces dames illustres continueront à briller « comme le soleil au milieu des ombres hideuses » (« *como el sol entre la fealdad de las feas sombras* »). Dans le même temps, Aspasia invite les princes à apprendre des courtisanes « l'art de gouverner avec amour, douceur et sécurité » (« *el arte de gobernar con amor, caricia y seguridad* »)<sup>12</sup>. Mais Rhadamanthe l'enjoint de cesser ce discours, engagé sur des voies dangereuses, en promettant que le sujet sera traité par le Conseil d'État, tandis qu'il confie la visiteuse à Socrate.

Par la suite, le roi et ses conseillers cherchent un accord. En dépit de voix discordantes prévaut l'avis de ceux qui souhaitent accueillir les prostituées sur l'île. Parmi les membres les plus résolus de ce parti figure Platon, le philosophe soutenant que la présence de telles femmes parmi eux serait inoffensive : selon lui, « un mal avéré se peut éviter, alors que celui qui se dissimule sous le mensonge est plus nocif » (« *el daño conocido se puede evitar, el mayor es aquello que*

11. Francisco de la Reguera, dans Theodora Grigoriadu, « "Libro terzero de las *Historias Verdaderas* de Luciano" », art. cit., p. 141 (p. 140-145 pour l'ensemble du récit rétrospectif de Diogène).

12. *Ibid.*, p. 142-143.

*se disimula con el engaño* »). Dans le même temps s'élèvent des voix dénonçant le grand nombre de prostituées à bord des navires. Un autre homme illustre, Démocrite, lui répond que « leur grand nombre atténue justement le pouvoir tyrannique de chacune d'elle » (« *el número de tantas hace que enflaquezca en ellas el poder de su tiranía* »), proposant un parallèle avec le cours des cerises, vendues à des prix excessifs en début de saison, alors qu'elles sont encore rares, et à des prix bien inférieurs lorsqu'elles se récoltent en abondance<sup>13</sup>. Les passagères de la flotte débarquent finalement, l'île se remplit de beautés vénales, et avec le plaisir qu'elles dispensent se perd totalement l'usage de la raison et de la justice, y compris chez le roi Rhadamanthe.

Au beau milieu des réjouissances, on affiche sur les portes du palais un édit de la puissante reine Fortune, signée par son secrétaire général, Sénèque : la déesse y promet de donner satisfaction à tous les grands esprits du passé, du présent et du futur, et à tous les philosophes, poètes et orateurs ayant conquis le titre d'« insignes », qu'elle invite à venir dans sa cour, dont elle déclare avoir chassé peu de temps auparavant les prostituées. Dans un premier temps, personne n'accorde crédit à cette invitation, mais rapidement les meilleurs esprits, convaincus, quittent l'Île des Bienheureux en partance pour Tychépolis, utilisant les mêmes navires qui avaient transporté les belles expulsées du royaume de Fortune, non sans les avoir auparavant purifiés en brûlant des vers d'Homère, d'Euripide et d'autres poètes fameux. Une fois arrivés sur l'île de Fortune, la déesse leur souhaite la bienvenue et distribue les charges, les postes et les richesses, accordant au père des cyniques la fonction de trésorier général.

Achevant sa narration, Diogène laisse l'aventurier épuisé se reposer. Le personnage de Lucien médite durant une bonne partie de la nuit sur la chance que constitue le fait d'être naufragé sur cette île, et se met à rêver de richesses et de gouvernements profitables. Le lendemain, un char de cristal appartenant à Diogène les conduit au palais de la Fortune, afin que cette dernière rencontre le voyageur. En chemin, Diogène instruit ce dernier du gouvernement, des lois et des coutumes du royaume de Fortune, vieille ennemie du royaume voisin de Destin, maître de l'existence des hommes et des dieux. Mais les deux souverains s'étant rendu compte que leur inimitié leur a causé du tort à tous deux, mettant en péril leur domination respective menacée par des tiers, ils décident d'unir leurs forces par un mariage garantissant la sécurité de leurs territoires. Diogène informe Lucien que la noce doit être célébrée dans huit jours, et qu'il peut présenter sans attendre ses félicitations à la reine. Le récit s'achève là.

L'ingénieux opuscule de Francisco de la Reguera se prête à au moins deux lectures. La première consiste à y voir une continuation littéraire réussie, œuvre d'un auteur captivé par la lecture et la traduction du roman fantastique de Lucien, et qui aurait suivi fidèlement les traces de son modèle dans une intention de divertissement, cherchant ainsi à amuser et séduire ses lecteurs<sup>14</sup>. Le

13. *Ibid.*, p. 144-145.

14. Laissant parler son enthousiasme, Francisco de la Reguera commente ainsi les *Histoires vraies* du Samosatois en prélude à sa traduction : « Je me retrouvai avec Lucien dans les mains, afin de récréer mon esprit et divertir mon âme. Je lus le titre et m'étonnai de l'adjectif « vraies » [...] je continuai ma lecture, et victime du charme du mensonge, déplorai que le livre s'achève. Afin de me récréer, je me donnai pour tâche de le traduire en huit jours » (*ibid.*, p. 129 : « Para

traducteur et continuateur espagnol de Lucien ne chercha jamais à faire imprimer ses œuvres, les réservant, sous forme manuscrite, pour un groupe réduit de confidents et d'amis fréquentant quotidiennement l'atelier lui servant de domicile à Valladolid. La seconde interprétation consiste à voir dans cet opuscule une satire acerbe de la cour et du mauvais gouvernement du « roi Planète » (« *el rey Planeta* », surnom de Philippe IV), œuvre d'un courtisan ayant perdu ses illusions après être tombé en disgrâce, de telle sorte qu'il recourt à la satire lucianesque pour exprimer sa vision désenchantée, à l'instar de nombreux traducteurs antérieurs du Samosatois.

La satire mordante de Lucien est de fait magistralement imitée tout au long du texte. L'axe central du récit, l'ambassade de l'hétaïre Aspasia de Milet et de ses consœurs demandant une admission de plein droit parmi les héros et les justes, relatée par Diogène, constitue une invention satirique originale<sup>15</sup>. De même, l'invention singulière, en raison de leur incompatibilité théorique, des noces entre la Fortune, déesse du bon et du mauvais sort, et le Destin, divinité inexorable régissant le destin des hommes et des dieux, tout comme l'invitation de la déesse à vivre dans la « Cité de la Chance » (« *Ciudad de la Suerte* »), lancée à tous les hommes illustres qu'elle a disgraciés.

Non seulement Socrate, vieil amant de l'illustre Aspasia, mais aussi Platon et Démocrite réagissent avec enthousiasme à la requête piquante des courtisanes : rivaux dans le champ de la philosophie, ils s'accordent au finale pour laisser rentrer les belles sur l'île. Qui plus est, Platon le « fortuné » (« *bienaventurado* »), faisant fi de la maxime de la *République* selon laquelle « les meilleurs hommes cohabitent avec les meilleures femmes et les pires avec les pires » (« *los mejores hombres cohabiten con las mejores mujeres y los peores con las peores* »)<sup>16</sup>, plaide en faveur de l'intégration des prostituées dans la vie sociale de l'île, en tant que personnes « très capables d'esprit, d'entendement et de valeur » (« *de capaz ingenio, entendimiento y valor* »)<sup>17</sup>.

La nomination de Diogène, figure de proue de la philosophie cynique, en tant que trésorier général de la Fortune, ajoute un point supplémentaire à la revue satirique à laquelle procède de la Reguera. Les cyniques prêchaient une vie simple, conforme à la nature, étrangère aux richesses ou à tout type d'engagement social. Or, dans le texte, Diogène semble profiter pleinement de son nouvel emploi courtisan et de sa condition de riche, incitant le narrateur à l'imiter. Lucien lui-même, auteur de tendance cynique ayant produit de nombreuses œuvres condamnant la richesse et toute forme de luxe, devient ici un personnage se félicitant du naufrage survenu. Comme un autre Sancho Panza

*descansar el entendimiento y reparar el ánimo con alguna diversión, me hallé con Luciano en las manos ; lei el título destes libros y estrañé el de Verdades [...] continuele, engañado del hechizo de la mentira, y sentí se acabase. Para alargarle, tomé por tarea de ocho días el traducirle »).*

15. On reconnaît par ailleurs l'influence probable, quoique lointaine, des *Dialogues des courtisanes* du grand sophiste.

16. Cf. Platon, *La République*, V, 459<sup>c</sup>. Sa seule présence sur l'Île des Bienheureux est notable, dans la mesure où dans celle de Lucien « seul Platon n'était pas là : il habitait, disait-on, dans la cité qu'il avait modelée, appliquant la constitution et les lois qu'il avait rédigées » (*HV B*, 17).

17. Francisco de la Reguera, dans Theodora Grigoriadu, « "Libro terzero de las *Historias Verdaderas* de Luciano" », art. cit., p. 144.

jouissant de son île de Barateria, il se met à rêver « de grandes richesses, et d'un gouvernement très profitable où tous, obéissant à [s]on bon gré, [lui] offrirait présents et récompenses en tribut » (« *[sueña] con grandes riquezas, y con un gobierno de mucho aprovechamiento donde todos, a mi gusto obedientes, me tributasen preseas y regalos* »)<sup>18</sup>. La satire se prolonge avec une autre nomination suggestive, celle du grand promoteur du stoïcisme, Sénèque, en tant que secrétaire général de la Fortune. Amis de la rationalité, les stoïciens prônaient l'endurance face aux adversités de la vie, considérant l'être humain comme partie prenante d'un cosmos rationnellement organisé. En plusieurs lieux, le philosophe romain critique l'importance excessive accordée à la fortune, estimant que le sage doit refuser son joug et ne lui obéir en rien<sup>19</sup>.

De Lucien, Francisco de la Reguera retient donc la critique des philosophes, sans exclure les cyniques qui pourtant jouissaient d'une certaine sympathie de la part du Samosatois. Il met ainsi dans la bouche de Diogène le raisonnement suivant :

Quelle belle chose se serait qu'un philosophe prônant la parcimonie, la modération, la prudence, le dédain envers les choses humaines, la pratique des vertus, pêche contre ce qu'il préconise lui-même, et qu'il s'égalé à un prince dans la richesse, la munificence, les grandeurs, le lucre, jusqu'à en faire ostentation par pure vanité [...] Crois-moi, mon cher Lucien, il n'existe pas un philosophe dans lequel ne vivent pas, logées dans sa poitrine, l'ambition, la gloriole, la présomption, la superbe, et dont l'âme ne soit pas un hospice de vices, de luxures, de vols, d'ignorances et de stupidité, et ainsi nous allons occultant par les apparences les vices profonds de notre cœur<sup>20</sup>.

Un cynique trésorier général, un stoïcien assesseur de la Fortune, et d'autres sages amants concupiscibles : dans la lignée de Lucien, don Francisco de la Reguera parodie et satirise les philosophes, qu'il taxe de vaniteux, d'hypocrites et de menteurs. Des auteurs de la stature d'Homère ou d'Euripide n'échappent pas non plus à ses flèches : on brûle leurs vers pour purifier les navires chargés de débarquer les prostituées sur l'île. L'*Odyssee*, bien entendu, figurait parmi les histoires absurdes et merveilleuses condamnées par Lucien au début des *Histoires vraies*<sup>21</sup>.

Le singulier opuscule de Francisco de la Reguera, regorgeant de plaisanteries critiques à l'égard de la pédanterie, de l'humilité feinte, de l'hypocrisie, de l'ambition et de l'orgueil, similaires à celles qu'on trouvait déjà dans la prose de

18. *Ibid.*, p. 146-147.

19. Cf. Sénèque, *Épîtres à Lucilius*, I, 9,8 et V, 51, 13.

20. Francisco de la Reguera, dans Theodora Grigoriadu, « "Libro terzero de las *Historias Verdaderas* de Luciano" », art. cit., p. 139 : « *Bueno fuera que un filósofo que enseña y predica la parçidad, la moderación, la prudenciã, el desprecio de todas las cosas humanas, la operaci3n de las virtudes, pecasse contra lo mesmo que amonesta ; y que en la riqueza, en el fausto, en las grandezas y alhajas se igualase a un príncipe y al que con más vanidad procura hazer ostentaci3n dellas [...] No hay filósofo, créeme, oh amigo Luçiano, en quien, allá en lo interior de su pecho, no viva la ambici3n, la jactanciã, el desvanecimiento, la presunci3n, la soberbia, siendo su alma un hospicio de vicios, de lascivias, de robos, de ignorancias y desatinos, y así mentimos, con estos aparentes exteriores, los ocultos vici3s de nuestros corazones* ».

21. Lucien, *HVA*, 3.

Lucien, peut être interprété comme l'exercice littéraire d'un auteur désillusionné s'identifiant avec l'esprit satirique et moraliste du Samosatois. C'est incontestablement en « suivant l'idée fantastique de Lucien selon la pente de son propre esprit ingénieux » (« *siguiendo con su grande ingenio la idea fantástica de Luciano* »)<sup>22</sup>, selon les mots de l'ami anonyme présentant la traduction, que don Francisco écrit sa petite œuvre, dans une intention de divertissement et afin de s'évader de sa propre réalité pour mieux faire rire ses amis et ses proches.

En seconde lecture, le *Libro tercero* peut aussi être interprété comme un blâme amer exprimé par un courtisan injustement éloigné de la cour par le favori du roi. L'auteur avait fait l'expérience personnelle de la vie de cour, en tant que gentilhomme attaché à l'infant Ferdinand d'Autriche (1609-1641). Il dénonce la faiblesse et le manque de volonté du roi Philippe IV, qui avait délégué la conduite de la nation à son favori, le comte-duc d'Olivares. Éduqué et intelligent, grand mécène des arts, Philippe IV fut aussi un monarque passionné par les femmes, les fêtes et les séductions de la vie courtesane, négligeant les affaires du royaume, qui commençaient à se déliter : guerres internationales, soulèvements internes, chute de l'économie accélérée par le gaspillage de la cour et de l'administration ou par le refus de payer l'impôt de la part de la noblesse, le tout couronné par une crise spirituelle plus générale et par diverses tragédies familiales<sup>23</sup>, sont autant de caractéristiques généralement reconnues de son règne.

Dès le prologue des *Histoires vraies*, Francisco de la Reguera lance à travers sa traduction un avertissement concernant les mensonges ambiants, qui exprime sa propre désillusion :

Le mensonge est en vigueur, et il ne manque pas d'auteur pour plaider en sa faveur, estimant qu'on ne peut vivre sans mentir, ni en politique, ni dans la vie de tous les jours. Je rejette cette opinion impie. Que les miens ne te dégoûtent pas, par conséquent, et qu'ils ne t'offensent pas comme ces mensonges qui se revêtissent des apparences de la « vérité », puisque je te confesse qu'il s'agit bien de mensonges. Tu ne pourras pas me reprocher de t'en raconter puisque je t'avertis de manière véridique que je le fais, tandis que d'autres te persuadent par leurs mensonges. Reçois les miens de bonne grâce, et si tu as le goût aussi écœuré que le mien, trompe-le avec ces histoires<sup>24</sup> [...]

22. L'expression figure dans une note manuscrite de Tomás de Llamazares, l'ami qui collecte les brouillons de Francisco de la Reguera. Voir dans Theodora Grigoriadu, « "Libro terzero de las *Historias Verdaderas* de Luciano" », art. cit., p. 130.

23. Entre 1641 et 1646, Philippe IV perd son frère cadet, le cardinal infant don Ferdinand d'Autriche, sa femme, Isabelle de Bourbon, ainsi que son fils et héritier du trône, le prince Baltasar Carlos.

24. Francisco de la Reguera, dans Theodora Grigoriadu, « "Libro terzero de las *Historias Verdaderas* de Luciano" », art. cit., p. 129-130 : « *Valida está la mentira, y no falta autor que diga en su abono que no se puede vivir, en lo civil y político, sin mentir. Huyo desta opinión impía. Por esto no disgustarás destas [mentiras], ni te ofenderán como otras que te visten con galas de « verdades », pues te confieso lo que son. Ni me podrás culpar en que te digo mentiras con verdad, cuando otros te persuaden a ésta con mentiras. Reçibelas y, si tuvieres tan desazonado el gusto como yo, engañaale con ellas [...]* »

De même, il attaque le monde des apparences trompeuses « qui estime plus l'apparence que l'être » (« *que estima más el parecer que ser* »), comme Diogène en avertit Lucien :

Oh, comme vous ignorez ce point capital de la raison philosophique et politique des mensonges courtoisants, qui estime plus l'apparence que l'être, alors que la prudence recommande plutôt de s'efforcer d'être que de paraître<sup>25</sup>.

Qui plus est, l'auteur critique par la bouche du narrateur captivé par l'immense champ d'or et d'argent « l'ambition des rois et des puissants » (« *la ambición de los reyes y poderosos* ») qui les conduit à négliger ou à maltraiter leurs peuples. Il vise ainsi principalement la coûteuse politique extérieure et les réformes économiques impulsées par le comte-duc d'Olivares, qui pour subvenir aux besoins de la royauté avait recouru, entre autres mesures, à de nouveaux impôts :

Ne nous étonnons pas tant de l'immensité de l'inestimable trésor accumulé ici, ou de son caractère naturel, ou du désir qu'il cause, que de voir ce trésor sans garde aucune. Étonnons-nous de voir comment l'ambition des rois et des puissants, qui les conduit, mus par l'avidité et par les soucis, à extraire au moyen de l'alchimie de leur tyrannie ces précieux métaux des veines de leurs vassaux et sujets, leur fait aussi négliger cet engendrement prodigieux, mais occulte de la terre<sup>26</sup>.

Don Francisco propose une alternative aux gouvernants avec l'exhortation d'Aspasie, qui demande à ce que les vassaux soient imposés avec « douceur » :

Apprenez donc de nous, ô princes, la manière de tirer de vos vassaux leurs richesses ainsi que les tributs qu'ils se plaignent de vous voir imposer injustement, de sorte qu'ils vous haïssent. Car nous autres, et nous autres seulement, nous sommes parvenues à comprendre la manière de soutirer leurs biens à nos sujets et amants en usant de la douceur<sup>27</sup>.

Francisco de la Reguera fustige de plus la duplicité de la cour madrilène, portée sur la luxure, en mettant en doute l'honnêteté de Pénélope et de Lucrèce, femmes chastes par antonomase, et avec elles l'honnêteté de toutes les dames peuplant l'île. La courtisane Aspasie leur adresse en effet un blâme cuisant :

Jamais l'héroïque et chaste vertu d'une grande dame ne l'incite à relever les défauts des autres femmes, si ce n'est pour disculper les siens, car une dame réellement prudente les dissimule plutôt qu'elle ne les publie [...] Pas même-toi,

25. *Ibid.*, p. 139 : « ¡Oh cuánto ignoráis este punto transcendiente de la razón filosófica y política de los engañados cortesanos, que estima más el parecer que ser, debiendo con más prudencia procurar ser que parecerlo ! »

26. *Ibid.*, p. 134 : « Admiramos no tanto la grandeza deste inestimable tesoro amontonado allí o de la naturaleza o del afán, como verlo tan sin guarda, y que la ambición de los reyes y poderosos que con tanto desvelo y sed procuran, aprovechándose del arte química de su tiranía, sacar estos preciosos metales de las venas de sus vassallos y súbditos, se les hubiese ocultado y ignorasen este prodigo parto de la tierra ».

27. *Ibid.*, p. 143 : « Aprended también, oh principes, de nosotras el modo de sacar de vuestros vassallos sus riquezas, y los tributos que con tanto aborrecimiento suyo les usurpáis, quedando aborrecidos de vuestros vassallos. Pues nosotras solamente hemos llegado a entender el verdadero modo de saber sacar de nuestros súbditos y amantes sus haciendas, con tanta dulçura [...] »

ô Lucrèce, tu ne donnes suffisamment de raisons de justifier ta réputation, car le poignard nu ne pouvait laver par le sang la tache causée par une violence dont on ne sait si elle a été consentie ou non. Le fer plongé dans ta poitrine laverait mieux la blessure avant de l'avoir subie qu'après, et ce que l'un juge être un acte d'honneur, l'autre le pense être un geste de repentance... Et vous, Femmes illustres, je consens que vous puissiez parler de moi avec indignation, si et seulement si vous êtes au-dessus de tout soupçon, tellement au-dessus de tout soupçon que vous n'avez jamais ressenti le moindre désir amoureux en vos cœurs<sup>28</sup>...

L'auteur rejoint ainsi certains moralistes du Siècle d'or, qui contestaient l'honnêteté ou les intentions irréprochables de ces deux femmes : certaines sources posthomériques affirment que Pénélope fut infidèle à Ulysse avec Anphinomos, l'un de ses nombreux prétendants ; quant à Lucrèce, elle était soupçonnée de s'être laissée séduire au lieu d'avoir défendu son honneur, tandis que le choix du suicide pouvait paraître critiquable au regard de la doctrine chrétienne<sup>29</sup>. L'auteur suggère peut-être ici un parallèle avec l'honnêteté et la pureté alléguées des dames de la cour ou de la reine elle-même, Isabelle de Bourbon, alors que circulaient des rumeurs concernant une supposée relation avec le poète don Juan de Tassis y Peralta, téméraire et galant comte de Villamediana.

Comme le roi Rhadamanthe et le Conseil d'État des Bienheureux décident d'admettre les prostituées dans l'île, tous célèbrent cette décision par une grande fête où

[...] au milieu des plaisirs et des charmes excessifs, la vertu fut oubliée et rapidement la Philosophie se trouva négligée ; les Muses sacrées pleuraient d'être dédaignées, dans une ambiance de laisser-aller général ; la Justice n'évaluait plus les mérites sur une balance égale ; et Rhadamanthe lui-même, diverti par les caressantes étrangères, se consacrait uniquement à jouir de leurs délices, oubliant tous ses devoirs<sup>30</sup>.

La scène de fête, qualifiée de lieu où « la raison et le libre-arbitre se trouvent abrogés » (« *común suspensión de la razón y el albedrío* »)<sup>31</sup>, dépeint avec ingéniosité l'atmosphère bouillonnante de la cour espagnole, dont le calendrier de

28. *Ibid.* : « *Que nunca la heroica y casta virtud de una matrona grande procura saber los defectos de otras mugeres, si ya no es para disculpar con ellos los propios, que la que es verdaderamente cuerda antes los oculta y disimula que los publica... [...] Ni tú, oh Lucrecia, des tan gloriosos motivos a tu fama, que no pudo el puñal desnudo lavar, con tu sangre, la mancha con que te notó una violencia en duda de consentida ; pues antes lavara mejor una herida el azero en tu pecho que después de haberla padecido, que esto fuera valor, lo otro juzgarlo arrepentimiento... Y vosotras, Ilustres Señoras, consiento hable indignada cada una contra mí, si es que se halla tan sin escrupulo que no haya acariciado siquiera algún deseo amoroso en su pecho... »*

29. Voir Ruiz de Elvira Antonio, *Mitología Clásica*, Gredos, Madrid, 1995, p. 98 et José Julio Martín Romero, « El debate sobre Lucrecia en la obra de Feliciano de Silva », *eHumanista, Journal of Iberian Studies*, 16, éd. Antonio Cortijo-Ocaña, Universidad de California, 2010, p. 99-126 ([http://www.ehumanista.ucsb.edu/volumes/volume\\_16/index.shtml](http://www.ehumanista.ucsb.edu/volumes/volume_16/index.shtml)).

30. Francisco de la Reguera, dans Theodora Grigoriadu, « "Libro terzero de las *Historias Verdaderas de Luciano*" », art. cit., p. 145 : « [...] *con los excesivos deleites y gustos, se olvidó tanto la virtud que ya la Filosofia era un desprecio, las sagradas Musas, con desaliño negligente, lloraban despreciadas, la Justicia no tasaba en igual balanza los méritos, que hasta Radamanto se había divertido tanto con las cariñosas forasteras, que sólo trataba en los olvidos del ocio de gozar sus caricias* ».

31. *Ibid.*

célébrations, de pèlerinages, de jours saints ou encore de fêtes plus locales était particulièrement chargé dans les derniers jours de la dynastie Habsbourg. Il s'agit de nouveau d'une pique à l'égard du comte-duc d'Olivares, qui s'était donné pour tâche, comme un autre Rhadamanthe, d'organiser un programme complexe de festivités pour divertir le roi des affaires de l'État et de la Justice. L'auteur fait ainsi certainement allusion à son propre renvoi signifié par la justice, qui l'avait contraint à quitter la cour.

Sage et bien instruite en matière de politique, Aspasia incite ainsi les « hommes illustres et héroïques » de l'île à reprendre en main les rênes du gouvernement, et à exercer le pouvoir avec amour et respect envers le peuple :

Pas même à vous, Princes illustres, [...] je ne permettrais d'être si rigoureux, alors que vous pourriez apprendre de notre prudence l'art de gouverner vos vassaux par l'amour, les caresses et le calme, lesquels vassaux, aux périls de votre grandeur, vous avez négligés en vous soumettant corps et biens au caprice d'un favori – un favori auquel, pire encore, vous avez abandonné votre grandeur, passant du statut de seigneurs à celui d'esclaves, en lui offrant sans réserve votre pouvoir et vos richesses, alors que vous conservez seulement le nom de « rois »<sup>32</sup>.

Pareille censure de la culture courtesane constitue, sans l'ombre d'un doute, le trait le plus acéré décoché par Francisco de la Reguera au favori du roi, et probablement s'agit-il d'un conseil qu'il aurait aimé pouvoir donner à ce dernier. Quoi qu'il en soit, quelques années plus tard, en 1643, le monarque, lassé de suivre les avis d'un favori isolé, renvoya le comte-duc d'Olivares pour régner seul et gouverner directement, avec l'appui de nombreux conseillers comme don Luis de Haro, don Juan d'Autriche, son fils, ou sœur Marie d'Agréda plus tard.

Don Francisco de la Reguera conclut son œuvre satirique par une invitation lancée par la reine Fortune à tous les grands esprits du passé, du présent et du futur, pour qu'ils viennent s'installer dans son royaume afin de combler le vide laissé par les prostituées exilées, qui ont résidé en ces lieux. Il décrit de manière hilarante l'incrédulité initiale de tous les éminents esprits de l'Île des Bienheureux, qui voient dans cette invitation « un très grand mensonge [...] alors que la Fortune se montre plus folle que jamais au moment de distribuer les honneurs, les dignités et les richesses à ceux qui le méritent le moins<sup>33</sup> », et pour finir sa propre fuite hors de l'île, à la recherche d'une vie meilleure. Francisco de la Reguera suggère ici le caractère hasardeux de la vie de cour, pleine de parvenus et d'arrivistes, et il s'en prend à la facilité avec laquelle des hommes

32. *Ibid.*, p. 143 : « *Ni a vosotros, Ilustrísimos Príncipes [...] os permito tan rigurosos, cuando pudiérades haber deprendido en nuestra prudencia el arte de gobernar con amor, caricia y seguridad vuestros vasallos que, con tanto riesgo de vuestra grandeza, habéis ignorado entregándoos todos a la voluntad y libre disposición de un valido a quien sugetáis la voluntad y, lo que es peor, toda vuestra grandeza, quedando de señores esclavos, tributándolos vosotros mismos todo vuestro poder y riquezas, quedándoos sólo con el nombre de "reyes"* ».

33. *Ibid.*, p. 145 : « [...] *juzgaron eran los tales escritos supuestos y una grandissima mentira [...] cuando [la Fortuna] se estaba mostrando más loca en distribuir honras, dignidades y riquezas en los que menos las merecían* ».

supposés donner l'exemple abandonnaient leurs principes pour jouir de privilèges et de richesses, notamment les personnages fréquentant les cercles littéraires entretenus par des grands accordant une certaine faveur aux arts et aux lettres.

Quant à la scène du mariage annoncé entre les deux forces normalement incompatibles de la Fortune et du Destin, elle laisse entendre l'avis de l'auteur sur la situation politique complexe de l'époque, tant à l'intérieur de la monarchie espagnole que dans le reste de l'Europe :

[...] ce royaume de la Fortune est voisin d'un autre, non moins puissant, dans lequel règne sans partage le Destin, prince omnipotent de tous les vivants. Entre ces deux pouvoirs, certaines rivalités portant sur l'étendue de leur juridiction causent tant de fâcheries qu'elles durent depuis des siècles, entraînant des guerres implacables, même si parfois la nécessité, qui se traduit par l'épuisement des ressources humaines et financières causées par ces conflits, les oblige à une trêve peu durable, avant qu'ils n'expriment à nouveau, avec une obstination renforcée, leurs revendications immémoriales, lesquelles restent toujours brûlantes dans le cœur des princes : le pouvoir ne sait pas faire de concession, pas plus que l'ambition ne se laisse modérer<sup>34</sup>.

Exprimant sans conteste un point de vue pacifiste, ce paragraphe peut aussi se lire comme une critique sévère des affrontements militaires entre rois catholiques, notamment entre Philippe IV et Louis XIII, alors que la Guerre de Trente ans secouait l'Europe entière. Le conflit politico-religieux entre puissances réformées et contre-réformistes durait déjà depuis trois décennies et n'avait pas encore cessé en 1632, date possible de la composition de l'opuscule. Les favoris des deux rois catholiques, Olivares et le Cardinal Richelieu, luttaient avec tous les moyens disponibles pour maintenir l'hégémonie, dans le cas espagnol, ou pour la ravir, dans le cas français.

Et don Francisco de la Reguera ne s'arrête pas là :

Le Destin prétendait que la Fortune devait distribuer ses fonctions privilégiées, ses meilleurs postes et ses richesses, jusqu'à en faire ses ministres, à ceux-là même à qui il avait déjà accordé les plus grands mérites. La Fortune arguait quant à elle du caractère absolu de son pouvoir pour répondre qu'il était hors de question de la contraindre à adopter des dispositions étrangères à sa volonté. Encore moins lorsque le Destin dotait certains, en apparence, de nombreux mérites, alors qu'ils finissaient suspendus au nœud coulant de la corde infâme, reconnaissant que « tel avait été leur destin »<sup>35</sup>.

34. *Ibid.*, p. 148 : « [...] *este reino de la Fortuna confina con otro no menos poderoso, en quien, con suprema autoridad, reina el Hado, poderosísimo príncipe sobre todos los vivientes. Entre estos dos reinos los zelos de la potencia sobre punto de jurisdicción causan tantos disgustos que, rompiendo en porfiadas guerras, han durado por muchos siglos; aunque algunas vezes la necesidad, por verse tan exhaustos de gente y dinero como los que consume una porfiada guerra, les obligó a una suspensión de armas que duraba brevísimo tiempo, volviendo con mayor porfia a sus antiguas pretensiones que, como estas arden inmortales en los pechos de los príncipes, ni el poder sabe ceder ni la ambición apagarse* ».

35. *Ibid.* : « *Pretendía el Hado que, a aquellos a quien formó con méritos, distribuyese en ellos la Fortuna sus favores oficios, puestos y riquezas como ministra suya. La Fortuna decía que, siendo su reino y poder tan absoluto, no había de coartarle a disposiciones ajenas siendo la suya libre; y menos cuando el Hado formaba algunos, al parecer, con muchos méritos, que después acababan en los infames lazos de un cordel, confesando todos que "aquel había sido su hado"* ».

Le Destin prie la Fortune d'aider avec plus de zèle ceux qu'il favorise, et de ne pas les laisser dépourvus de sa protection indispensable. Mais la souveraine refuse net de collaborer, notamment concernant certaines personnes « chanceuses », mais tombées en disgrâce pour une raison ou pour une autre. L'auteur souligne ici visiblement le mauvais sort ayant touché sous le gouvernement d'Olivares certains nobles auparavant bien en cour, qui jouissaient de titres, de richesses et de pouvoir. Sans reculer devant les châtements, le favori de Philippe IV avait voulu clore une époque de corruption administrative sous le règne de Philippe III, et annoncer l'avènement d'un nouveau gouvernement disposé à rétablir l'ordre et la morale. Plus précisément, l'auteur fait probablement allusion à l'exécution de don Rodrigo Calderón de Aranda, décapité en 1621 sur la Plaza Mayor de Madrid, après avoir passé les trois derniers mois de sa vie incarcéré et torturé. Ce cas venait illustrer les avatars de la fortune dans la vie humaine : gentilhomme issu d'une souche de la noblesse inférieure, don Rodrigo Calderón était devenu l'un des hommes les plus puissants de la cour de Philippe III, mais après avoir été comblé d'honneurs, il avait terminé ses jours martyrisé, avant de connaître l'humiliation suprême d'une exécution publique.

Rédigé à l'acmé du baroque espagnol, le *Libro tercero* réunit plusieurs caractéristiques de la prose du moment, intéressée par la description des circonstances sociales au moyen d'une certaine dose de réalisme, sans reculer devant la critique sociale et morale. L'opuscule de Francisco de la Reguera se révèle être une satire, genre privilégié par des auteurs préférant se moquer de la réalité environnante sur fond d'un pessimisme dominant. Modulant le discours de la désillusion, ou *desengaño*, il parvient à le combiner avec le plaisir sauvage d'une critique du désordre politique, social et économique du siècle, et de la décadence morale qui l'accompagne. Se distinguant de ses prédécesseurs de la Renaissance, Francisco de la Reguera s'éloigne du *topos* de l'Île des Bienheureux comme *locus amoenus* et s'attache à décrire l'agonie de la monarchie hispanique, plombée par les dettes, les faillites, les conflits militaires et sociaux. Il pointe du doigt les misères innombrables de la cour : l'ambition, la compétition à outrance, la luxure, le manque de reconnaissance des mérites personnels, le rôle de la fortune et par-dessus tous les vices emblématiques du monde courtisans, tels que la superbe, le mensonge, l'hypocrisie et la flatterie.

Imitation de Lucien qui se présente dans le même temps comme une critique rigoureuse du règne de Philippe IV et de l'ascendant pris par l'un des personnages les plus puissants et les plus controversés de l'empire, Olivares, la continuation littéraire de Francisco de la Reguera devrait ainsi être placée parmi les nombreuses œuvres des grands esprits du Siècle d'or ayant cultivé le genre satirique, tels que don Luis de Góngora, Francisco de Quevedo, ou encore le malheureux Juan de Tassis y Peralta, comte de Villamediana, parmi d'autres<sup>36</sup>.

Theodora Grigoriadu  
Grupo eProMyR-Universidad Complutense de Madrid

36. Cet article a été traduit de l'espagnol au français par Nicolas Correard.

### Résumé

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Francisco de la Reguera, traducteur des *Histoires vraies* de Lucien, ajoute un troisième livre à l'original, qui constitue l'unique continuation de ce roman parodique au Siècle d'or. Ce *Libro tercero de las Historias Verdaderas* se prête à deux lectures, comme nous le montrons ici : la première consiste à l'envisager comme une imitation ingénieuse mais fidèle du style divertissant du Samosatois ; la seconde à y reconnaître une critique acerbe de la cour et du mauvais gouvernement de Philippe IV et de son favori Olivares. L'auteur, courtisan tombé en disgrâce, exprime en effet son propre désenchantement par le biais de la satire lucianesque.

**Mots-clés :** Francisco de la Reguera, *Histoires vraies*, continuation, imitation, satire politique.

### Abstract

*A sequel to Lucian's True Stories in Golden Age Spain : Imitation and political satire in Francisco de la Reguera's Libro tercero*

In the middle of the 17<sup>th</sup> century, Francisco de la Reguera, translator of Lucian's *True Stories*, added a third book to the original, a unique continuation of this parodical novel in Golden Age Spain. This *Libro tercero de las Historias Verdaderas* requires two readings, as we show in this article : according to the first, it may be an ingenuous but faithful imitation of the Samosatian's playful style ; according to the second, it proves to be a sharp criticism of the court and bad government of Philip IV of Spain and his favourite, Olivares, since the author, a disgraced courtier, expresses his own disillusion through Lucianic satire.

**Keywords :** Francisco de la Reguera, *True Stories*, continuation, imitation, political satire.